

«La page», l'Histoire revisitée à l'encre jurassienne

Un trésor à Lucelle, un meurtre aux Rangiers, des archives nazies à Delémont... Christophe Meyer revient fort avec son dernier roman d'aventures, «La Page».

Léa. Elle est punk. Elle est bornée. Elle est aventurière. Elle n'est pas facile. Elle est fonceuse. La liste de ce qu'est Léa et de ce qu'elle n'est pas pourrait être bien plus longue, comme celle chantée par Louise Attaque. Mais cette Léa-là, elle est avant tout et surtout l'héroïne de Christophe Meyer. «À cet instant, si Léa observait son reflet dans la vitre, elle prendrait peur. Visage crispé de cynisme jubilatoire. (...) Sa curiosité malade a pris les commandes de son subconscient. *La rebelle est de retour!*»

Déjà protagoniste principale de *Le Livre*, l'avant-dernier roman du Jurassien, Léa revient pour cette fois-ci vivre d'autres invraisemblables péripéties dans *La Page*: «Oui je garde Léa, avec l'envie de la faire évoluer en cinq ou six livres jusqu'au point final. Le troisième bouquin est prêt physiquement, et le 4^e est prêt dans ma tête», confie l'auteur. Et comme on ose le supposer, au vu des deux premiers titres, on aura peut-être bientôt entre les mains «le chapitre», ou «la phrase». Inimitable Christophe Meyer, qui, avec un enthousiasme sans cesse renouvelé, s'embarque dans des projets un peu fous.

Entre la grande Histoire et le Jura

De l'audace, une envie de partage, c'est ce qui anime le chanteur-parolier-romancier d'Asuel. *La Page*, ça se passe, comme à l'accoutumée, dans le Jura. Il est question d'un trésor, du meurtre d'un motard, d'une mystérieuse BMW immatriculée aux Pays-Bas; mais il s'agit aussi de la fin de la Seconde Guerre mondiale, du sort des dirigeants nazis et fascistes, des liens entre leurs pays et la Suisse: «J'aime l'Histoire, j'aime découvrir des trucs, et j'aime écrire à partir de faits réels autour desquels je brode», raconte l'auteur. «Je cherche à rendre mon récit crédible, même avec le côté fictionnel.» Il va, en phase de rédaction, jusqu'à faire se recouper trois sources pour une même information. Ce n'est pas simple au début d'accrocher entre les différentes parties du roman. Mais une fois



De l'audace, une envie de partage, c'est ce qui anime le chanteur-parolier-romancier d'Asuel. PHOTO ROMAIN GUÉLAT

passé le tiers du bouquin, il faut reconnaître à Christophe Meyer le mérite de savoir comment nous scotcher. Il réussit même le tour de force, en fin d'ouvrage, de nous laisser penser que la grande Histoire aurait pu s'écrire différemment... «En découvrant certains documents, j'en ai vomi, annonce Ambre, le dégoût dessiné sur son visage. Toute vérité n'est pas bonne à dire. Et encore moins à entendre. À vous de voir. Si vous voulez, je vous donne tous les détails.»

Page populaire

La Page n'a pas la noirceur d'un polar, ou le côté flic-enquête vu et revu des romans policiers. C'est un vrai bouquin d'aventures, plein

« J'aime l'Histoire, j'aime découvrir des trucs, et j'aime écrire à partir de faits réels autour desquels je brode »

de rebondissements, qui aspire le lecteur dans son tourbillon. Qui part en va-et-vient entre la grande Histoire et le petit quotidien jurassien pour les faire s'imbriquer. Le langage est simple; Christophe Meyer ne s'en inquiète pas, lui

qui relit et modifie les termes pour éviter trop de complexité: «Je crois que le terme «roman de gare» serait un compliment. Comme pour ma musique, le qualificatif de «populaire» me plaît, me ressemble», confie-t-il.

Le trait est parfois un peu forcé quand il s'agit de parler de Léa, mais c'est bon enfant et malgré cela on y croit. Léa est devenue une héroïne que l'on suit et dont un certain nombre de lecteurs se réjouissent des prochaines aventures. Léa, l'est pas parfaite, mais l'est désormais attendue.

JULIE SEURET

«La Page», Christophe Meyer, Éd. Slatkine, 335 pages.



Claudine Houriet a signé un onzième ouvrage, un brin coquin.



Homosexualité féminine, jalousie et mannequinat

ROMAN L'auteure de Tramelan Claudine Houriet publie son onzième ouvrage, qui traite de diverses questions sociétales, dont la vengeance.

Quelle coquine cette Claudine Houriet: elle publie un roman intitulé *Une femme rousse à sa fenêtre* – laquelle apparaît au fil des pages d'une sensualité débridée – emballé dans une couverture arborant une femme aux traits assez masculins, malgré une grande chevelure... noire! signée Ferdinand Hodler.

Cette mystérieuse dame rousse, qui vend ses charmes, fascine deux jeunes sœurs qui l'observent en secret, tissant autour d'elle une biographie rocambolesque. L'aînée des sœurs, la tyrannique Nadine, écrase Joëlle, la petite. Les parents, deux braves bougres qui n'ont pas inventé l'eau chaude, admirent Nadine qui parle si bien et s'impose partout où elle passe. Elle deviendra écrivain, tandis que la plus jeune, douée pour les arts, se tournera vers la photographie et fera carrière dans le monde cruel de la mode, à Paris. Pour échapper à cette aînée qui la poursuit de ses assiduités despotiques, elle chan-

ge de nom, devient Ivana, et coupe les ponts. Mais l'aînée lui envoie chacun de ses romans à l'adresse de son lieu de travail, la maison de haute couture de Gianmaria. Séducteur et odieux, celui-ci cache habilement sa face minable, Ivana mettra des années à le démasquer et à décider de le quitter.

Bien qu'il se lise facilement, ce dernier récit de l'auteure de Tramelan laisse un sentiment mitigé: Ivana est présentée comme une femme au fort caractère, qui tiendra tête à son patron, dût-elle affronter la justice, et malgré l'éloignement d'avec Nadine, est décrite comme toujours soumise à l'aînée. Il est vrai que les liens du sang sont quelquefois tordus, mais ici, en souffre-douleur, Ivana n'est pas crédible, dès l'instant qu'elle s'est épanouie dans sa propre création.

Découverte alors qu'elle épiait la rousse en catimini, l'homosexualité de Joëlle/Ivana semble un peu trop éthérée pour être réelle. Certes, elle a passé par un chagrin d'amour féminin dont elle parle à une tante, très présente dans le roman, dont pourtant le lecteur ne saura quasi rien. Les corps chez Claudine Houriet restent dépourvus de chair et de sang, à peine effleurés telles des ombres, hormis la rousse qui étale avec aplomb ses formes et la blancheur de sa peau. Autre

problème, ces personnages qui font des apparitions fantomatiques, servant à peine un instant à justifier le déroulement du récit, comme le frère de Gianmaria, que rien n'annonce et qui disparaît sans laisser de trace, ou encore un neveu, fils de Nadine, qui la surprend au bar d'un train, et qu'Ivana abandonnera sans crier gare à Nadine, la sœur castratrice. Et que dire de la jeune artiste Yasmine, qui jaillit subitement, ou Vera, la bouée de sauvetage inattendue?

Le sentiment du lecteur est au manque de cohésion. Mais c'est finalement l'univers du mannequinat, dans toute son horreur inhumaine, qui tient lieu de fil rouge dans cette affaire de sœurs ennemies et d'homosexualité difficilement vécue. Les passionnés d'art retrouveront sous la plume de Claudine Houriet des noms d'artistes qui parsèment les pages, comme un clin d'œil à l'autre passion de la Jurassienne, la peinture. Quant à la vengeance, disons que la sagesse l'emportera sur la haine.

BERNADETTE RICHARD

«Une femme rousse à sa fenêtre», Claudine Houriet, Éd. Plaisir de lire, 192 pages.

